

BERNARD-HENRI LÉVY

Sartre fut un salaud, mais au sens sartrien du terme

Individualiste égaré dans l'apologie du groupe, écrivain arrivant à nier la littérature, anti-hégélien rendant les armes à Hegel, Jean-Paul Sartre fut le plus fascinant des grands maîtres de l'erreur.

Propos recueillis par Catherine Nay et Patrice de Méritens

□ Avec « le Siècle de Sartre », vous nous proposez un itinéraire de votre personnage à travers les idées de son époque...

Bernard-Henri Lévy – Sartre est un « homme-siècle ». C'est même « l'homme-siècle » par excellence. C'est comme un lieu vivant où se seraient donné rendez-vous les forces, les courants, les intensités visibles ou invisibles de l'époque. Je ne « propose » donc pas un itinéraire. Il « est » cet itinéraire. Il l'est de par son existence même. Vous dites, nous disons, « Sartre » et surgit toute une époque, la nôtre, avec ses grandeurs et ses folies, ses tumultes et sa part de rationalité, ses égarements les plus tragiques et ses moments de grâce. La grande question étant de savoir, évidemment, comment ceci a pu cohabiter avec cela, comment Sartre, par exemple, a pu être à la fois ce merveilleux personnage, épris de liberté, qui écrit *les Chemins de la liberté* et la

Nausée et puis cet égaré qui fera, dans *la Critique de la raison dialectique* et ailleurs, l'éloge de ce qu'il déteste le plus, à savoir le groupe en fusion...

□ Et avez-vous la réponse ? Parce que, après tout, le cas de Sartre n'est pas unique : tout un chacun est plus ou moins double...

B.-H. L. – C'est vrai. Et le livre est traversé, du reste, par quatre figures marquées, à des titres divers, par ce principe de gémellité. Sartre, donc. Mais aussi Heidegger, dont j'essaie d'expliquer comment il a pu être à la fois, dans les mêmes textes, voire les mêmes pages des mêmes textes, ce philosophe génial, l'un des plus géniaux de toute l'histoire de la philosophie, qui écrit *l'Être et le Temps* ou le *Nietzsche*, et puis l'authentique nazi qui continue de croire, bien après la fin de la guerre, à la « vérité » et à la « grandeur interne » de l'hitlérisme. Ou bien Céline dont il faut tenter de comprendre, sans pour autant le « saucissonner », comment il a pu être à la fois l'inventeur, avec Proust et quelques autres, de la littérature moderne et puis, dans *Bagatelles pour un massacre*, *les Beaux Draps* et *l'École des cadavres*, ses trois pamphlets antisémites, cet infâme fasciste. Ou encore Althusser qui, d'une main, il faudrait dire d'une voix, nous dit que « l'homme » n'existe pas, qu'il ne croit pas au « sujet » et que l'« anti-humanisme théorique » est sa religion et dont nous apprenons, un beau jour, qu'il était aussi ce sujet blessé, souffrant, délirant, qui faisait des séjours répétés dans des cliniques psychiatriques : les crises, les séances d'électrochocs, le côté Antonin Artaud philosophe, les lettres à Franca, le meurtre d'Hélène, quelle histoire incroyable pour quelqu'un

qui prétendait ne croire qu'aux « coupures épistémologiques » et au « tranchant de la théorie » !

Bref, des personnages doubles. Des philosophes, des écrivains qui se trouvent être deux en un et dont la gémellité m'a toujours passionné et me passionne plus que jamais dans ce livre. Avec, dans chacun de ces cas et, dans le cas de Sartre, plus encore que dans les autres, ce trait éminemment singulier : non pas un *puis* l'autre ; non pas ce personnage-ci *puis*, plus tard, à un autre moment de la vie, ce personnage-là ; mais les deux à la fois, les deux âmes dans le même corps et dans les mêmes séquences biographiques. Des gens qui ont été communistes avant de ne plus l'être, ou l'inverse, il y en a des tas : pensez à Morin, Leroy-Ladurie, Furet, tant d'autres. Le mystère, chez Sartre, c'est qu'il est les deux à la fois, sans rupture ni contradiction. Le mystère c'est qu'il est travaillé, si j'ose dire, par les démons du Bien et du Mal dans les mêmes moments de sa vie et presque dans les mêmes textes.

□ Quelle est votre explication ?

B.-H. L. – Il y en a trois. Un événement biographique. Un événement philosophique. Et un événement plus littéraire qui, évidemment, se combine aux autres. L'événement biographique, d'abord, c'est le stalag. C'est au milieu de ses codétenus du stalag XIIID, sur les hauteurs de Trèves, la découverte émue des vertus, des vertiges de la communauté. Voilà un stendhalien. Un nietzschéen. Voilà quelqu'un qui, comme Roquentin, le héros de *la Nausée*, n'a jamais cru qu'aux purs individus et n'a cessé de dire qu'aucun groupe, aucune société, ne méritent qu'on leur sacrifie la singularité de l'individu. Or arrive la

captivité. Arrive, en 1940, cette communauté forcée qu'est la communauté des captifs. Et, au lieu de la vivre comme quelque chose de purement douloureux, ou pénible, ou humiliant, il la vit dans le bonheur, presque l'extase – et il découvre les vertus du collectif. Il était antihumaniste, il devient humaniste. Il était, en entrant dans le camp, une sorte de Roquentin, il en sort « autodidacte » puisque « l'autodidacte » était, vous vous en souvenez, le personnage humaniste (et ridicule parce que humaniste) de *la Nausée*. Et c'est sur ce rêve communautaire, sur la nostalgie, sa vie durant, de cette « bonne communauté » primordiale, que vont croître ses tentations totalitaires : le totalitarisme commence toujours, vous le savez, avec le postulat qu'il existe, ou qu'il devrait exister, une communauté bonne, guérie de tous les vices, ou des impuretés des communautés concrètes que nous connaissons... Pour un démocrate, il n'existe de communautés qu'imparfaites, précaires, foireuses. Oubliez cette foirade, supposez un seul instant que puisse s'imposer une « bonne » communauté, délivrée du Mal et de ses fatalités – et vous avez la formule des fascismes, des communismes, des intégrismes.

□ Avant d'aborder l'événement philosophique, racontez-nous comment Sartre a quitté son stalag, et comment il a vécu sous l'Occupation.

B.-H. L. – Je vais peut-être vous surprendre et surprendre ceux de vos lecteurs qui vivent avec l'idée reçue d'un Sartre qui aurait eu une attitude « douteuse » sous l'Occupation. Mais je crois que cette idée est fautive. Je crois, et je le démontre, que c'est le prototype de ces clichés

assassins que véhiculent, depuis cinquante ans, les antisartriens primaires. Que Sartre n'ait pas été un héros, c'est vrai. Qu'il n'ait été ni Cavallès ni Jean Moulin, qu'il ne soit pas mort en déportation ou sous la torture, c'est évident. Mais, outre qu'il me semble difficile de reprocher à un homme de n'avoir pas été un héros, outre qu'il m'a toujours semblé assez ignoble de faire grief à un intellectuel d'avoir eu la chance de « s'en tirer » et de survivre aux épreuves qu'il a traversées, je démontre, point par point, en descendant loin dans le détail, que Sartre a eu une attitude qui aura été, au total, plutôt courageuse. Qu'on persiste à le nier, qu'on fasse de sa « douce occupation » l'exemple même du vichysme au sein de la cléricature, c'est une grande infamie. Je ne suis pas sartrien. Je n'ai jamais été, et je ne suis toujours pas, de la « tribu ». Mais je n'en suis que plus libre pour, sur ce point et sur quelques autres, dire : « Halte à la calomnie ! Réparation à Sartre ! »

□ Venons-en au second paramètre, l'« événement philosophique ».

B.-H. L. – Soit, héritée du XIX^e siècle et notamment de Hegel, la question de la fin de l'Histoire. Le XX^e siècle se partage en deux. Les « kojévien », qui pensent que Hegel avait raison, que l'Histoire est effectivement finie et la philosophie, donc, avec elle : le seul débat, alors, est entre ceux qui disent que cette fin de l'Histoire aura le visage du capitalisme universellement réalisé et ceux qui croient que ce sera plutôt le socialisme... Et les anti-Kojève qui disent, eux : « Non, non, l'Histoire n'est pas finie ; elle est loin d'avoir fini de créer du différent, de la contradiction ; elle est encore porteuse de modèles de sociétés antagoniques, engagées dans une lutte à mort dont l'issue est incertaine. Hegel, autrement dit, n'est pas le Messie et nous sommes, nous, les antihégéliens, comme ces Juifs qui, au début de la chrétienté, n'admettaient pas que la fin des temps fût arrivée »... Eh bien, Sartre commence par être le plus brillant de ces « Juifs-de-Hegel ». Et il le prouve en fabriquant un livre magnifique qui s'intitule *L'Être et le Néant* et dont tout l'objet est de briser le cercle de l'hégélianisme, de forcer la porte qu'il avait prétendu refermer derrière lui et de recommencer de poser les questions

auxquelles il prétendait avoir apporté une réponse définitive. Mais voilà. *L'Être et le Néant* est un livre qui n'a pas de suite. C'est un livre qui pose des questions mais qui les abandonne en route. Et au lieu de la fameuse « morale » promise, c'est la *Critique de la raison dialectique* qu'il écrit et la *Critique* est un livre qui rend les armes à Hegel, c'est un échec...

□ En quoi est-ce un échec ?

B.-H. L. – Parce que c'est un livre hégélien. C'est un livre qui, dans le débat, par exemple, entre Hegel et Kierkegaard, donne finalement tort à Kierkegaard. Et c'est un livre qui, sur la question de la fin de l'Histoire, donne, de la même façon, raison à Hegel, à cette réserve près, bien sûr, que là où Hegel disait Napoléon, Sartre, lui, dit Marx ou Staline. La phrase sur « le marxisme horizon indépassable de notre temps » est la phrase hégélienne par excellence...

□ Quelles sont les raisons de cette abdication ?

B.-H. L. – C'est ce que je vous annonçais comme le « troisième événement » de cette aventure. Disons, pour aller très vite, la haine de soi. Ou la haine de la littérature. Et c'est le problème, cette fois, des *Mots* – ce drôle de livre qui est considéré comme l'incontestable chef-d'œuvre de Sartre, alors que c'est d'abord, ou aussi, un livre de guerre contre l'exercice même de l'activité littéraire considérée comme une maladie, une névrose, une activité coupable et scandaleuse... C'est le côté surréaliste de Sartre. Mais un surréalisme après coup et comme après la bataille. Il fait une crise de surréalisme comme d'autres font, à retardement, à contretemps, une poussée d'adolescence...

□ En quoi fut-il, comme vous dites, un intellectuel « postdreyfusard » ?

B.-H. L. – En ce qu'il a cessé de croire, déjà, aux vertus de l'universel. Un dreyfusard, c'est quelqu'un – relisez Benda... – qui pense que le Vrai, le Juste, le Bien sont des idées impérissables, toujours identiques à elles-mêmes, et qui existent de toute éternité. Sartre ne pense pas cela. Il a le concept de « situation » qui, qu'on s'en félicite ou qu'on le déplore, suspend ce dispositif « universaliste ». Je précise que je suis plutôt,

pour ma part, de ceux qui le déplorent. Mais sans jamais perdre de vue, pour autant, la noblesse et la grandeur de l'aventure.

□ Dans cette bataille hégélienne sur la fin de l'Histoire, de quel côté vous rangez-vous ?

B.-H. L. – Du côté des antihégéliens, bien sûr. C'est vrai que le « grand » affrontement entre « capitalisme » et « socialisme » s'est éteint avec la chute du mur et la victoire du premier sur le second. Mais est-ce à dire que cette victoire soit absolue ? Sommes-nous sûrs que rien ne viendra plus s'opposer à l'irrésistible triomphe du modèle démocratique et libéral ? Non, hélas ! Et je vois même, pour ma part, deux antimodèles se mettre en place et lui disputer sa victoire. L'islamisme radical, d'abord, dont je vous rappelle qu'il prétend, lui aussi, comme le communisme autrefois, à une espèce d'universalité noire qui saurait réussir là où le communisme a échoué. Et puis, sur les ruines mêmes du communisme, en Russie par exemple, sur fond de pouvoirs de plus en plus ouvertement mafieux, ces synthèses « rouges-brunes », si étrangement sous-estimées et qui, pourtant, sont en train de complètement redistribuer les cartes...

□ Ce livre n'est-il pas un prétexte à livrer votre propre analyse du siècle ?

B.-H. L. – Evidemment ! Comment en irait-il autrement ? De quelle époque sortons-nous ? Dans quelle époque entrons-nous ? A quoi ressemblera le XXI^e siècle ? En aurons-nous jamais fini, et à quel prix, avec l'histoire des volontés de pureté, donc des totalitarismes ? Voilà les questions que me permet de poser, aussi, ce fabuleux « homme-siècle » qu'est l'auteur des *Chemins de la liberté*.

□ Qu'est-ce qu'un jeune peut tirer, aujourd'hui, de la lecture de Sartre ?

B.-H. L. – Une cartographie, bien sûr, des erreurs, des récifs, des catastrophes de pensée dont ce nom et cette œuvre sont aussi devenus l'index. Mais aussi des bonheurs de lecture incroyables. Des émotions, oui, des émotions proprement littéraires dont il n'y a pas tant d'exemples que cela dans la littérature moderne. *La Nausée*, par exemple, est un chef-d'œuvre.

C'est un livre d'une modernité inouïe. Et puis bon : contrairement à ce qui se dit presque toujours, Sartre n'a pas commis que des erreurs. Il lui est arrivé d'avoir raison. Il a incarné, par son style de vie et de pensée, un modèle de liberté à peu près sans équivalent. Qu'est-ce qu'un homme libre, demande Sartre ? C'est un homme qui estime que la nature n'est pas le dernier mot de son destin. C'est que qu'un qui soutient que je suis paradoxalement moins fait par mon passé, ma généalogie personnelle ou collective, mes racines, que par mon futur, oui, mon futur, mes virtualités de destin, ce « projet » que je m'assigne et dont ma vie s'essaiera à effectuer le programme. C'est quelqu'un qui, enfin, se juge constitué par ce qu'il fait davantage que par ce qu'il est : pas d'essence, dit-il, mais des existences ; pas d'unité toute faite, figée, de la personne, mais le droit, comme disait Baudelaire, de se contredire et de s'en aller. Y a-t-il une théorie de la liberté plus forte, plus féconde, plus hardie ? En voyez-vous une autre qui mérite, autant que celle-là, d'être proposée à ce que vous appelez un « jeune » ?

□ A la fin de sa vie, Sartre était-il devenu « un salaud » ?

B.-H. L. – On peut dire cela, oui. Mais à condition d'ajouter trois choses. Primo : « salaud », il le fut certainement – mais au sens sartrien justement ; au sens que lui, Sartre, a proposé ; à condition d'entendre par « salaud » celui qui, en gros, donne du sens à ce qui n'en a pas... Secundo : s'il fut salaud, il ne fut certainement pas que cela et il y a toujours eu un Sartre pour, au plus fort de son moment compagnon de route, continuer de juger le Mal scandaleux, odieux, injustifiable et, par ce pessimisme, se sauver... Tertio : on ne peut pas dire que le Sartre salaud soit celui de la « fin de la vie » car il arrive, à la fin, justement, de la vie, cette renaissance extraordinaire d'un troisième Sartre qui, renonçant à tout ce qu'il avait été jusque-là et qui avait contribué, bien sûr, à l'égarer, choisissant de se dépouiller de toute son ancienne pensée et de renouer avec cette pensée plus ancienne encore qu'est la pensée juive, accouche d'une nouvelle pensée magnifique, audacieuse, une pensée d'homme libre et de résistant. Sartre, notre jeune homme. ■